

LUCKY STAR (1929)

de FRANK BORZAGE

avec JANET GAYNOR CHARLES FARRELL GUINN « BIG BOY » WILLIAMS

« LUCKY STAR » s'insère idéalement dans ce schéma de transmutation alchimique que l'on pourrait cerner par la formule suivante : deux individualités perdues, victimes de la méchanceté ambiante, dépassent leurs égoïsmes et autres faiblesses en se revalorisant ; en se stabilisant mutuellement sous l'effet d'un amour transcendant. Après « L'Heure Suprême » (1927), « l'Ange de la rue » (1928), le couple magique Charles Farrell, Janet Gaynor se retrouve pour la troisième fois avec le même bonheur créatif.

« Lucky Star » c'est le retour à cette verticalité qui représente universellement la dimension spirituelle de l'homme. La transformation ultime s'opère au travers « le baptême » de la neige (à la fois eau et lumière) qui pousse l'amant paraplégique à utiliser ses jambes en immobilisant ses roues. Chez Borzage, la rédemption est inséparable de l'étreinte. Or cette connexion quasi tantrique du corps de l'âme et de l'esprit, du physique, du psychique et du spirituel, ou encore de l'érotisme, de l'émotion et d'une forme de mystique, est pleinement figurée par l'image finale aux connotations symboliques manifestes de Tim et Mary. Le cinéaste ne montre plus que la fusion totale de deux corps accolés l'un à l'autre en une seule verticale sombre sur fond blanc.

Le jeune Marcel Carné, l'auteur des « Enfants du Paradis » écrivait, parlant de ce couple : « Ils sont empreints d'une telle pureté, d'une telle sensibilité à fleur de peau, et la photographie est parfois d'une suavité si plaisante au regard, qu'on subit à les voir une sorte de plaisir inexprimable. »

Dans la constellation borzagienne, « Lucky Star » brille d'un éclat singulier. Aucun autre film du cinéaste ne résume aussi limpide et avec autant d'imagination poétique ce qui fait la quintessence même de l'œuvre. On y trouve ce mélange rarissime de féerie et de cruauté qui caractérise des diadèmes tels que « La nuit du chasseur ».

Cette histoire se passe dans les décors poétiques qui n'appartiennent qu'à Borzage, dans des paysages reconstitués comme par le rêve, le brouillard, la neige, les tournants de route et de barrières parsemées d'irréels points lumineux. Cette suite de tableaux dans lesquels ténèbres et lumières tissent leur voile dense, avec un espace dramatique comme animé par de savantes modulations, dans lesquelles masses et valeurs s'équilibrent en une perpétuelle transformation.

C'est dans cette pénombre des cœurs que va étinceler la bonne étoile, et à l'intérieur de ce décor la cabane de Tim se présente comme un lieu enchanté. C'est ici que Mary va se transformer. Petite souillon crasseuse, vivant de chapardages, elle est dans ce lieu confrontée au pur qui œuvre dans les hauteurs, au sommet d'une verticale, métaphore de l'élévation.

Comme dans « L'Heure Suprême », Mary va parcourir le chemin initiatique qui tire vers le haut. Cette nouvelle œuvre maçonnique de Borzage est une autre splendeur de l'histoire du cinéma.